

L'Espèce explosive

Sarah Arnold

Un gendarme corse dépressif, une troublante psychologue et des sangliers géants : la recette d'un polar frappadingue et tendre.



Quand le nombre de scénaristes (cinq) dépasse celui des rôles principaux (deux), c'est souvent le signe d'une genèse compliquée et la promesse d'un film bancal sinon malade. La multiplication des intervenants joue ici, paradoxalement, en faveur de cet extravagant premier long métrage, signé d'une réalisatrice italo-suisse adepte du mélange des genres, voire de leur fluidité. Muté de Corse dans une caserne des Ardennes, Fulda, un gendarme largué et dépressif (Alexis Manenti), fait équipe avec Stéphane, une jeune psychologue lacanienne (Ella Rumpf), censée soigner la psyché des brigadiers traumatisés par un conflit local. Lequel oppose les chasseurs aux agriculteurs, sur fond de prolifération des sangliers et de soupçons d'importation illégale de spécimens géants de Pologne pour alimenter le juteux business des



Un premier long métrage poilant et punk, avec Alexis Manenti.

chasses privées. On déplore une première victime : un notable retrouvé pendu et vidé comme du gibier.

À mi-chemin entre la comédie policière burlesque à la Bruno Dumont et le buddy movie queer façon Alain Guiraudie, ce film déjoue avec malice les clichés sur la ruralité en faisant d'un bar LGBT+ le point de ralliement des paysans rugueux et des flics paumés. Un art du contre-pied qu'on retrouve dans le choix des seconds rôles : Vincent Dedienne en mâle alpha lourd et Bertrand Belin en commandant flegmatique amateur de compote en tube. Sans oublier des dialogues truffés de lapsus et d'esprit. « *Vous allaitez ?* » s'enquiert le gendarme déphasé en voyant sa collègue se masser

l'aisselle. « *Pourquoi, vous avez soif ?* » lui rétorque la psy sans plus de pinettes. La question du désir (empêché, interdit et finalement assouvi dans l'abrupte et audacieuse scène de masturbation finale) traverse tout le film. Avec son duo de héros hors la loi, résistant aux institutions et à la violence sociale, Sarah Arnold fait un éloge en creux de la sincérité, ressource essentielle pour survivre dans notre monde sens dessus dessous. Du cinéma punk qui sent la boue et la sueur, quel bonheur ! ▶ Jérémie Couston

| France (1h35) | Scénario : S. Arnold, Jérémie Dubois, Olivier Séror, Romain Winkler, Mehdi Ben Attia. Avec Alexis Manenti, Ella Rumpf, Vincent Dedienne, Bertrand Belin.

INSOLITE

Ce court métrage immersif place le spectateur dans un cercueil convoyé vers la Mauritanie. Simple et saisissant.

Pénétrer à l'intérieur du film, traverser l'écran noir, devenir un personnage de cinéma à part entière : c'est ce que propose le réalisateur mauritanien

Abderrahmane Sissako avec **Artou**, un court métrage de vingt-sept minutes en réalité virtuelle. Épaisses lunettes vissées sur le nez et casque sur les oreilles, nous voilà prêts à vivre une expérience immersive.



Un homme est mort. Ses six enfants, installés en Europe, exaucent sa dernière volonté : être enterré à côté de son père, dans son village natal, en Mauritanie. Débute alors un voyage initiatique vers l'ouest du continent africain. L'avion, la pirogue, le pick-up, puis la marche conduisent la fratrie jusqu'à sa destination. En voix off, l'acteur Omar Sy, dont l'histoire personnelle a inspiré le film, lit *Les Souffles*, un poème de l'artiste sénégalais Birago Diop...

Sissako réussit une pirouette habile et dérangeante : il met le spectateur à la place du mort — littéralement, dans le cercueil. La frontière entre les mondes se brouille. Chacun assiste ainsi à son propre enterrement, fait face à sa propre finitude. Avec cette mise en scène simple mais efficace, le cinéaste prouve qu'il maîtrise parfaitement les codes et les enjeux de la réalité virtuelle, un dispositif qu'il a découvert naguère à la Mostra de Venise. Soutenu par le projet Traverse, qui souhaite « démocratiser l'accès à la création immersive », ce court métrage est « projeté » dès cette semaine dans huit cinémas et lieux culturels en France.

▶ Adèle Buijtenhuijs